

LETTRE XXVI.

A un Prélat.

MONSIEUR,

Ma main devoit être usée depuis que j'écris; & elle a plus de vigueur que jamais, quand il s'agit de vous tracer les sentimens que vous m'inspirez.

J'ai fait, malgré mes occupations, tout ce que vous m'avez prescrit. J'ai vu la personne, j'ai vaincu sa résistance: elle se chargera du petit orphelin, comme vous le desirez. Le malheur d'autrui me rend singulièrement éloquent: alors mon ame, mon cœur, mon esprit parlent tous à la fois.

On reproche aux Religieux de

n'être bons que pour eux-mêmes: en ce cas je ne serai jamais Religieux; mais c'est une calomnie que je n'entreprendrai point de réfuter. Il n'y a des misères humaines dans les cloîtres, que parce qu'il y a des hommes; & les hommes se trouvent par-tout. Cela n'empêche pas qu'on n'y voye beaucoup de vertus. J'ai honte de moi-même, je vous le proteste, quand je considère certains personnages vénérables avec lesquels je vis. Ils ne sont occupés qu'à faire de bonnes œuvres du matin au soir. Le monde ne juge des Communautés que par quelques scandales qui éclatent malheureusement quelquefois, sans vouloir penser aux talens & aux vertus qui s'y perpétuent.

L'état Religieux deviendra très-honorable, quand on saura l'honorer; & l'on y trouvera des hommes puissans en œuvres & en paroles, quand on voudra les chercher. L'émulation est absolument nécessaire dans les cloîtres, pour y entretenir l'amour de l'étude; comme l'ambition en est le scandale & la ruine. C'est un monstre dans l'Eglise & dans l'Etat, qu'un Religieux ambitieux ou hypocrite, qui fait profession d'être humble, & qui est bouffi d'orgueil; un homme extérieurement pauvre, & qui ne cherche qu'à s'enrichir; un prétendu dévot, qui s'annonce pour un serviteur de Dieu, & qui n'est que celui de sa passion.

Quand je pense qu'il y a des Re-

ligieux qui se perdent pour obtenir une misérable supériorité qui ne donne que des chagrins & des embarras, je ne puis définir l'homme; & je dis que c'est se damner pour bien peu de chose.

O ma solitude! mes livres; mes travaux! que de peines je ressentirois, s'il falloit vous quitter, pour passer dans le tourbillon des affaires & des honneurs! Le titre même de Majesté ne dédommage pas l'homme de la liberté qu'il perd, quand il devient Monarque.

On m'a appris dès ma plus tendre jeunesse, que l'honneur d'avoir une ame immortelle, est la plus grande gloire dont on puisse jouir; & heureusement je l'ai bien retenu.

Je ne dirois pas cela à toutes les personnes du monde; car il y en

a bien peu qui fussent capables de le comprendre; mais pour vous, qui savourez l'ineestimable plaisir d'exister & de penser, vous m'entendez. Je vous embrasse de tout mon cœur, & je suis sans réserve votre serviteur & votre ami.

A Rome, le 6 Novembre 1750.

LETTRE XXVII.

A Monseigneur HENRI QUEZ.

MONSEIGNEUR,

Vous daignez me consulter, & c'est moi qui aurois besoin de vos conseils. On connoît vos lumières, votre piété; & il n'y a personne qui n'avoue que vous êtes le meilleur guide & le plus savant docteur.

Cependant, pour vous obéir, je vous dirai que le dépôt doit être remis à *Pierre*, quoiqu'il ne lui ait été destiné par *Jean*, qu'à raison de son attachement à la Religion Catholique, & qu'il ait malheureusement changé.

Il est seulement nécessaire de lui faire connoître quelle a été l'intention de son bienfaiteur, quand il l'a gratifié de cette somme. Mais je ne pense pas que la personne chargée du dépôt, puisse l'en frustrer, à raison de son changement de Religion.

Vous dites, Monseigneur, qu'il y a des personnes qui prétendent qu'on en pourroit faire un don à quelque Monastere; & moi j'ose soutenir, tout Religieux que je suis, que ce seroit la plus mauvaise

destination. Premièrement, parce qu'il doit être remis à qui il appartient : secondement, parce que les familles, dans le partage des biens, doivent toujours être préférées : troisièmement enfin, parce que les pauvres qui n'ont nul moyen de subsister, sont ceux qu'on doit principalement secourir.

La providence est la ressource des Communautés; & c'est elle, plutôt que des moyens humains, qui doit les sustenter. Tout Ordre Religieux n'est estimable, qu'autant qu'il imite Jesus-Christ; mais on a souvent des vues terrestres pour la conservation d'un Monastere, sans penser que le vrai Chrétien n'a point de Cité permanente, & qu'il n'arrive que ce que Dieu veut.

Je soumets néanmoins mon avis au vôtre, n'ayant jamais d'attachement opiniâtre à mes sentimens. Je les expose conformément à ce que me dicte ma conscience, & je prends toutes les précautions possibles pour qu'elle soit éclairée; car il n'y a point de mal qu'on ne fasse, en croyant même faire le bien, lorsqu'on n'a pour guide qu'une ignorante dévotion.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE XXVIII.

A l'Abbesse d'un Monastere.

M. T. R. M.

D'après cet exposé, il paroît que vous ne savez pas employer à propos la fermeté. Si la dissipation entraîne vos Religieuses, & si elles vous menent comme il leur plaît, que deviendra la Regle? La dissipation, & sur-tout le parloir, sont la perte des Couvens de filles. Il n'y a que le recueillement & l'application qui puissent maintenir dans l'ordre les différentes Communautés. C'est un joug insupportable, que celui du cloître, lorsqu'on voit le monde, & lorsqu'on se retrouve avec lui : plus

on le fréquente, plus on se dégoûte de son état.

Je suis d'avis que vous réunifiez souvent chez vous la Communauté ; & qu'en bonne mere qui aime ses enfans, vous leur parliez avec effusion de cœur, sur la nécessité de remplir leurs devoirs. Je voudrois ensuite que vous fîsiez vos efforts pour leur persuader adroitement que votre conscience vous reproche votre facilité ; & que si vous êtes obligée de paroître sévère, c'est que vous avez une ame à sauver.

Quand vos Religieuses sentiront que ce n'est point l'humeur qui vous gouverne, mais la crainte de manquer à Dieu, elles vous écouteront avec respect ; ou elles feront du nombre de ces Vierges

folles , qui n'ont dans leur lampe ni huile ni lumière, pour aller au-devant de l'époux. Ce seroit le plus sensible malheur qui pût arriver; & ce seroit alors, qu'après avoir épuisé toutes les ressources de la prudence & de la charité, il faudroit employer l'autorité légitime des Supérieurs pour mettre la réforme.

Mais je présume, ma Révérende Mere, que vous n'en viendrez point à cette extrémité. On murmurerà contre vous pendant quelque temps; mais la colere des Religieuses est un nuage qui passe comme une giboulée, à moins qu'il n'y ait des cabales & des partis; car alors il n'y a que Dieu seul qui puisse les dissiper.

Il est difficile de résister à une
Superieure

Supérieure qui prie, qui conjure, qui s'humilie & qui emploie les larmes plutôt que les reproches, pour toucher & pour persuader. Eh ! plutôt à Dieu que ce fût le langage ordinaire de toutes les Abbeïsses ! car, hélas ! il n'y en a que trop qui, enivrées d'une noblesse chimérique, n'ont pour tout mérite, que beaucoup de caprices & beaucoup de hauteur, vivent séparément de leurs Religieuses, & passent une partie de leurs jours à la toilette & au parloir. Ce sont des Vierges folles (& encore peut-être ne méritent-elles pas ce nom), qui font la ruine & le scandale des Communautés, & qui n'y font que comme les frelons dans une ruche, pour y manger le miel, & pour y mettre la confusion.

Partie I.

M

Vous m'avez réduit, Madame, à une cruelle épreuve, en me demandant conseil; car je n'ai nul talent pour diriger, & des Religieuses sur-tout. Je pense comme notre P. S. François (vous me pardonnerez mon ingénuité). Il disoit: *Dieu nous a privé des femmes, en nous inspirant le desir d'entrer en religion; mais je crains bien que le Démon ne nous ait donné des sœurs pour nous tourmenter.* Il fa-voit combien les Religieuses en général sont difficiles à diriger, quoiqu'il y en ait de très-dociles & de très-éclairées. Il n'y a même pas une seule Communauté où l'on n'en trouve quelqu'une digne des plus grands éloges.

D'après cela, Madame, j'ose vous prier de ne plus vous adresser

à moi, d'autant plus que je n'aurois pas le temps de vous répondre, & que je ne pourrois vous dire rien de mieux que ce que vous dit votre Regle. Parlez peu à vos Directeurs, & beaucoup à Dieu; & la paix refleurira dans votre Abbaye. Je le souhaite pour vous-même, pour l'honneur de la Religion, étant avec tout le respect possible, &c.

A Rome, ce 10 Novembre 1750.



LETTRE XXIX.

*A M. l'Abbé LAMI, Ecrivain
périodique à Florence.*

JE vois toujours vos feuilles avec plaisir, mon cher Abbé; mais je voudrois que vos censures fussent motivées. Au lieu de dire, par exemple, *que le style d'un tel ouvrage est incorrect, qu'il y a des choses triviales qui déparent la beauté du livre*; il faudroit le montrer au doigt & à l'œil: *La regola a sempre bisogno dell'esempio.*

Comment voulez-vous qu'un Auteur se corrige, & que le Public adopte votre maniere de juger, si vous ne censurez que vaguement, & si vous ne montrez

pas l'endroit où l'Ecrivain s'est négligé?

Il n'y a point de livre dont on ne puisse dire qu'il contient des négligences, ou des phrases trop recherchées. Quand on ne parle qu'en général, on donne à croire qu'on n'a jetté qu'un coup d'œil rapide sur l'ouvrage dont on rend compte, & qu'on ne cherche qu'à se débarrasser de son travail.

C'est encore une autre omission, de ne pas faire voir les plus beaux endroits d'un livre. Le bon goût d'un Journaliste exige qu'il soit attentif sur cet article. Si un ouvrage ne vaut pas la peine d'être lu, il faut plutôt ne le pas annoncer, que d'invectiver celui qui l'a mis au jour. C'est une lâcheté, que de censurer amèrement un ou-

vrage, uniquement pour faire rire le Public aux dépens de l'Auteur.

Il feroit à fouhaiter que Rome prît la méthode de Paris, & qu'on y vît plusieurs feuilles périodiques paroître successivement. Nous n'avons qu'un misérable *Diario*, qui ne contient que des fadaïses, & qui n'apprend rien. La fonction d'un Journaliste éclairé est aussi nécessaire qu'honorable, dans un pays où l'on cultive les Lettres. Personne ne fait mieux que moi, tout ce que doit la Patrie à un Ecrivain qui se captive chaque semaine, ou chaque mois, pour donner une analyse des livres qui s'impriment, & pour faire connoître le génie de sa Nation. C'est la voie la moins dispendieuse & la plus abrégée pour répandre la

lumière, & pour apprendre à juger sainement.

Je n'aurois aucune idée de la Littérature Françoisé, sans les Journaux François qu'on a la complaisance de me communiquer. Quand on est sévère & jamais mordant, exact & jamais minutieux, juste & jamais partial, on remplit sa tâche à la satisfaction du Public. La mienne est complète, toutes les fois que je puis vous renouveler les sentimens d'estime & d'affection avec lesquelles, &c.

A Rome, ce 2 Mars 1750.

